# Le nœud borroméen : quelques tentatives d'en user

Jérôme Lecaux, CERCLE, Valence le 14 avril 2011

# 1) Pourquoi le nœud?

Pourquoi le nœud borroméen ? Lacan nous dit que c'est une découverte contingente dont il s'est servi. Il s'agit de sortir de la facon de penser qui s'appuie sur l'imaginaire, qui se réfère au corps et à la vision, qui s'appuie sur la sphère, en tant que la perception visuelle place l'être humain au centre d'une sphère que constitue son champ de vision (c'est aussi la vision, au stade du miroir, qui lui permet de se représenter comme Un à partir de l'image de son corps, en présence de l'Autre, qui valide la chose et y noue ainsi le symbolique). Cette logique de l'évidence imaginaire constitue le fondement de la géométrie euclidienne. Malgré les 3 dimensions de l'espace, il s'agit d'une logique à 2, qui associe S et I. Le nœud borroméen est une facon de raisonner à 3 qui ne soit pas le 3 comptable (au sens où le 3 serait simplement l'adjonction de 1 en plus), mais où le 3 serait la spécificité de l'humain. Le nouage à 3 est ce qui constitue le sujet, ou la réalité (ainsi, la représentation de soi comme image de son corps, noué à l'Autre sera complété par « le corps comme vivant », qui y adjoint la dimension réelle). « 3 », c'est aussi la spécificité d'une clinique orientée par le réel. C'est la dimension qui prend en compte le réel, la praxis. Le rond de ficelle c'est aussi ce que le paysan, bricoleur par excellence, à toujours dans le fond de sa poche. Dans les « Non-dupes errent », Lacan reviendra sans cesse sur le fait que le réel est attaché au chiffre 3 (citation)

Le nœud borroméen illustre parfaitement cela dans le sens où c'est un nouage qui n'existe que à 3, une conjonction simultanée de 3 éléments dont ne reste rien si l'un se défait. En ce sens ce n'est pas un 2 + 1.

Comme à chaque fois, Lacan se sert d'une trouvaille de multiples façons, sans se laisser arrêter par la contradiction. Sa tentative de cerner la manière de prendre en compte les 3 registres RSI est présente dès le début de son enseignement. Le schéma optique et le stade du miroir peuvent se concevoir comme ça ; dans le stade du miroir l'insistance de Lacan sur la présence d'un tiers qui donne son assentiment, est une façon de lier I et S. Mais dans le schéma optique qui est une sorte de prolongement du stade du miroir, la question de l'image réelle est une tentative, en se servant d'un effet d'optique, de nouer R et I. « (...) le phénomène physique de l'image réelle [peut] s'insérer dans le monde des objets réels (...) apporter à ces objets réels une ordonnance imaginaire (...) » (p. 158 et 159 du séminaire I)

A Jean Hippolyte, présent au séminaire 1, qui est un peu rétif à la manière de Lacan de procéder, et qui souhaiterait que Lacan attribue une correspondance univoque et définitive aux éléments du schéma optique, Lacan concède une explication (p. 166 et 167 du Séminaire I);

« L'intérêt de ce schéma est bien entendu, qu'il peut se prêter à plusieurs usages. », il précise plus loin (p.182) « Vous le verrez mieux grâce à mon petit appareil. Je vais vous faire une confidence – j'y ajoute un petit bout tous les jours. Je ne vous l'apporte pas tout fait comme Minerve sortant du cerveau d'un Jupiter que je ne suis pas. Nous le suivrons tout au long jusqu'au jour où il commencera à nous paraître fatigant, alors nous le lâcherons. »

Dans RSI, il précise que pour en saisir l'intérêt, il ne faut pas « entrer dans le doute obsessionnel, ni trop chipoter » avec le nœud, et au contraire se fonder sur « un peu de bêtise » (Séminaire RSI séance du 17.12.74).

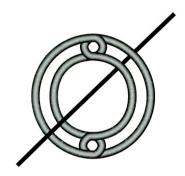
Lacan ne recule pas (comme du temps du schéma optique) devant la contradiction. Après avoir précisé que le nœud se spécifiait de n'être pas une chaîne, dont le nouage se fait en

anneaux olympiques (NDP 18.12.1973), il appelle le nœud une « chaînoeud » ou « chaîne borroméenne » (Sinthome p.106) (p. 87 « le nœud borroméen n'est pas un nœud, c'est une chaîne »), ou bien après avoir précisé que la mise en continuité des trois registres, dans le nœud de trèfle spécifiait la paranoïa (p.53), il précise que cette continuité concerne « la plupart » (p. 87 du « Sinthome » « (...) chez la plupart le symbolique, l'imaginaire et le réel sont embrouillés au point de se continuer les uns dans les autres (...) »).

Dans « Le sinthome », il va s'agir de passer du 3 au 4. Puisque si le nouage borroméen à 3 est présenté au départ (« Les Non-dupes errent ») comme une référence, ce nouage est une sorte d'idéal qui n'est habituellement pas obtenu. 3, c'est la dimension minimum qui offre la possibilité de ce type de nouage, mais il faut habituellement un 4eme pour que ça tienne.

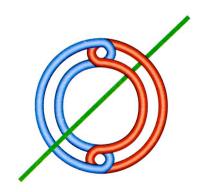
#### 2) Phallus, jouissance phallique, vérification du trou

Notons cependant qu'une version particulière du nouage borroméen est obtenue par ce que Lacan appelle la vérification du faux trou p.25, 83, 118 et 139 du « Sinthome ».



Vrai trou obtenu par adjonction d'une droite infinie p.25

p.118, le commentaire du même schéma est « Transformation du faux-trou en réel »



Transformation du faux trou en prai trou par adjonction d'une droite infinie

p.83

p.139 le commentaire du schéma est : « Le nœud du sinthome et de l'inconscient, maintenu par le corps »

« Vrai » dans l'expression « vrai trou » est donc à entendre au sens de « echt » en allemand. En allemand il y a 2 mots pour vrai (p.85) : « wahr » (vrai au sens de vérité, par opposition au

mensonge) et « echt » (vrai au sens dé véritable, authentique, comme on dirait « ce métal est du vrai or », en référence à un réel). Il me semble que p.78 on trouve les deux différents usages du mot « vrai » chez Lacan qui évoque d'abord le vrai comme faisant plaisir (par opposition au réel), puis le fait qu'il « dresse » les gens « à ce que ça leur fasse plaisir de dire le vrai » (s'il faut les dresser, c'est donc pas dans le même registre que le vrai qui fait plaisir).

Vrai trou ou trou réel disent quelque chose de l'essence même du symbolique qui est de faire un trou dans le réel

On pourrait croire que avec la dévalorisation de la vérité et du sens, la pluralisation des Nomsdu-père, le dénigrement du pénis (« petit bout de queue » « marié avec ce phallus » « il en est affligé » RSI 17.12.1974 etc), le phallus subisse également un dénigrement. Mais ce n'est pas le cas. Au contraire, Lacan renvoie même à son texte « <u>La signification du phallus</u> » de 1958 dont il fait remarquer avec plaisir que la première phrase contient le mot « nœud » (« On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud : (...) »).

Dans la suite de ce texte on trouve aussi un statut ambivalent du phallus : il est un signifiant, mais il « revêt » l'organe. Comme pour le schéma optique, il y a la question du lien entre les registres.

« Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour. Sans doute ne faut-il pas oublier que de cette fonction signifiante, l'organe qui en est <u>revêtu</u>, prend valeur de fétiche. » (« La signification du phallus » p.172 Ecrits Tome 2 texte intégral poche)

Il y a un nouage au niveau du phallus entre R et S; le phallus est un signifiant, mais aussi « le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle », et « on peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération » (idem p.170)

Dans RSI (11.3.1975) Lacan joue de la distinction/conjonction entre phallus et pénis en disant :

« Avec le concept [de phallus], je fais écho au mot Begriff, ce qui ne va pas si mal, puisqu'en somme, c'est, ce phallus, ce qui se prend dans la main ! »

On trouve déjà le double versant du phallus, qui se prolonge par la localisation de la jouissance phallique à l'intersection entre Réel et Symbolique dans le séminaire du Sinthome (p.48 par exemple, mais déjà dans la 1ere leçon de RSI du 10.12.1974). Et aussi par la question du phallus qui « vérifie le faux-trou » (p.118 Sinthome)

Mais qu'est-ce que le décalage qui va du phallus à la jouissance phallique ? Dans RSI Lacan reste énigmatique :

« si la jouissance phallique est là, c'est que le phallus, ça doit être autre chose non ? (...) c'est la jouissance sans l'organe, ou l'organe sans la jouissance ? » (RSI 21.1.1975).

Lacan précise aussi que la jouissance phallique n'est pas la jouissance pénienne (« La jouissance phallique n'est certes pas en elle-même la jouissance pénienne » p.56 Sinthome), que l'homme a en commun avec le singe, qui aussi se masturbe (RSI 11.3.1975).

Dans le Sinthome il précise que la jouissance pénienne ressort de l'imaginaire, de la jouissance du double, alors que la jouissance phallique ressort de ce que le sujet se supporte de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il peut conjoindre la parole et « une certaine jouissance, celle dite du phallus », il précise « C'est le lieu de ce qui est en conscience désigné par le parlêtre

comme pouvoir. » (p.56) On pourrait dire que c'est ce qui permet de faire la différence entre un « branleur » et un homme qui « tient debout », qui peut exercer une autorité ou « prendre une femme ».

Dans le Sinthome, la jouissance phallique est aussi ce qui contrebalance le sens. Elle n'a pas de sens, indique un « c'est comme ça », une limite, se réfère au réel.

Les cercles disjoints (du faux-trou) représentent aussi le non rapport :

« (...) il y a une toute autre façon de supporter la figure du non rapport des sexes : c'est de les supporter de deux cercles en tant que non noués. (...) Il est tout à fait frappant que le langage ait depuis longtemps devancé la figure du nœud (...) pour appeler « nœud » ce qui unit l'homme et une femme, sans bien naturellement savoir ce dont il s'agit, en parlant métaphoriquement des nœuds qui les unissent. » (RSI 13.5.1975)

Les cercles disjoints permettent aussi d'indiquer que le phallus qui réalise le nœud, n'est ni de l'un ni de l'autre :

« La seule différence entre le singe et l'homme, c'est que le phallus ne consiste pas moins chez lui en ce qu'il a de femelle qu'en ce qu'il a de dit mâle, un phallus comme je l'ai illustré par cette brève vision de tout à l'heure, valant par son absence ». RSI 13.3.1975

Cette pénétration de la droite infini dans le faux trou a donc avoir avec le phallus. A la fin de la leçon 7 du Sinthome (p. 117 et 118), Lacan précise que le « propre de la chaîne borroméenne » est que le faux-trou qui se spécifie de n'être trou ni de l'un ni de l'autre des 2 cercles qui le constituent, est « vérifié » c'est-à-dire transformé en réel, par la traversée de la droite infinie. Plus loin Lacan précise « C'est en effet le phallus qui a le rôle de vérifier du faux-trou qu'il est réel »

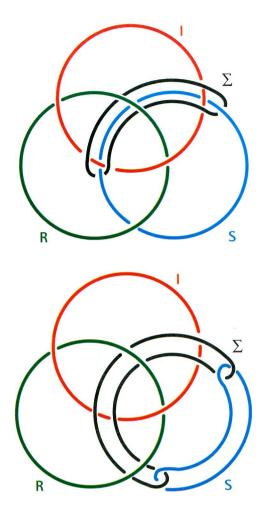
« Le seul réel qui vérifie quoi que ce soit, c'est le phallus, en tant qu'il est le support de la fonction du signifiant (...) »

#### 3) Clinique différentielle du nouage borroméen

Dans son article dans QUARTO n°86, Pierre SKRIABINE représente les arborescences logiques de la construction diagnostique, à partir de la *Question préliminaire* d'une part, à partir de la topologie des nœuds de l'autre. Il dresse 5 catégories :

- Dénouage RSI sans suppléance (psychose ordinaire)
- Mise en continuité de RSI (paranoïa)
- Nouages à 3 non borroméens
- Nouages à 4 non borroméens
- Suppléances borroméennes : nomination du R (angoisse), nomination du S (symptôme), nomination du I (inhibition)

L'image du sinthome qui vient nouer borroméennement les 3 cercles non noués montre bien comment ce 4eme, peut être représenté comme formant avec le rond corrigé un ensemble :



Ensuite, dans le même article P. SKRIABINE illustre les cas de Joyce, et Dick (cas de Mélanie Klein rapporté dans le séminaire 1) comme des cas où le nouage par un 4eme cidessus illustré corrige un défaut de nouage. Le cas de Joyce étant noué par une suppléance au niveau du rond du symbolique qui permet de retenir l'imaginaire; le cas de Dick étant une suppléance du réel qui est permise par une « greffe » du mythe d'Œdipe, c'est alors le rond R qui est complété de la même façon que le rond S dans l'illustration ci-dessus.

Alors, comment user du nœud pour penser la clinique?

Dans certains cas le cas peut évoquer d'emblée les cas explorés par Lacan, ainsi Daniel, 50 ans, qui raconte que les premières manifestations de sa maladie furent des épisodes de « dédoublement ». Qui peuvent évoquer le type de dénouage avec le rond de l'imaginaire qui s'en va (comme pour Joyce) :

« En 6eme j'ai eu des dédoublements pendant 1 ans, je sortais de mon corps, au dessus de lui et j'observais ce qui se passait, ça m'a jamais inquiété. Quand ça se passait pendant la classe c'était bizarre. Je me suis rendu compte que ça cessait quant je me mettais à uriner, c'est le flot de l'urine chaude qui s'évacuait, qui me faisait revenir dans mon corps, c'était le cycle de l'élimination »

Chez un autre patient, Nicolas, tout un délire se construit à partir de la sensation que les sphincters urinaires (et dans une moindre mesure annal) ne tiennent pas suffisamment. Il a des petites pertes urinaires, des fuites, de quelques gouttes, qu'il tient pour l'origine possible d'une mauvaise odeur, laquelle expliquerait un rejet ou des attitudes bizarres des gens de son

entourage envers lui. Ces fuites urinaires il les décrit comme la sensation d'un nœud qui se défait.

Dans d'autres cas, l'expression « nomination du réel » par l'angoisse m'évoque un sujet, Alexis, 35 ans qui vit dans un enfer d'angoisses quasi permanentes. Le paradoxe, c'est que la prescription d'un neuroleptique à petites doses, et qui a provoqué la disparition presque complètes des angoisses, a aggravé les choses ; il se sent complètement perdu, et ne trouve plus les limites aux choses, par exemple quand il joue de la guitare, sans angoisses, il joue « trop », « sans s'arrêter », des heures durant. Il renonce donc au traitement.

Le risque, en voulant illustrer le nœud par des cas, c'est de raisonner à l'envers, et de verser dans la clinique psychiatrique, d'inscrire des cas dans des cases, sans chercher à en dégager la singularité. C'est pourquoi je vous propose d'étudier un cas, et d'examiner dans un second temps comment la clinique borroméenne permet de le penser.

# 4) **SAMIRA**

SAMIRA est une femme de 52 ans, qui ne paraît pas son âge. Elle a un côté adolescente, un peu originale, fantasque. Depuis l'âge de 28 ans, après des études de psychologie, et après avoir exercé quelques mois en tant qu'infirmière en psychiatrie elle a fait de nombreux séjours en hôpital psychiatrique pour des épisodes délirants. Le premier épisode serait intervenu après un avortement duquel elle s'est sentie très coupable.

Les constructions délirantes se constituent habituellement autour de ses hallucinations auditives. Elle entend la voix de Patrick Bruel qui lui dit « des mots doux ». Quelques fois cette voix lui dit que dans le passé ils ont eu une liaison, qu'elle a eu de lui un enfant.

Ce suivi a commencé il y a 3 ans, d'abord avec des interruptions, puis très régulièrement depuis juin dernier.

La particularité de ce cas, qui me fait le proposer comme vignette clinique est le fait que depuis 9 mois le sujet réussit me semble-t-il à traiter son rapport avec les hallucinations auditives (et le délire) d'une façon qui permet d'éviter une nouvelle décompensation. Il s'agit à chaque fois, par le dire, d'une tentative de répondre à l'énigme des voix, d'en faire quelque chose, peut-être de nouer quelque chose. A chaque fois ça ne marche pas, comme la séance suivante l'atteste, mais la constance des tentatives permet quand même un effet de nouage, discret et temporaire. Elle m'évoque aussi le dit de Lacan « le nœud borroméen ne sert à rien, il serre! »

#### Voici plusieurs réponses, interprétations, concernant l'énigme des voix :

- Elle est une de ses propres paroles : « c'est une parole que je n'intériorise pas » ou alors : « je me dis que mes voix, c'est mon côté masculin »
- Elles disent ce qu'elle veut entendre : « les voix me disent « t'es ma petite femme, Samirachou, Samirette... », ce sont des mots que j'aimerais entendre »
- Elles disent la vérité dont le sujet s'oriente : « j'écoute la voix de ma raison, c'est la voix de Patrick Bruel, il m'a confirmé que c'était vrai, on a été mariés à l'âge de 12 ou 14 ans, et on a eu un enfant ensemble qui s'appelle Romuald ».

Après un épisode de délire de grossesse : « ce qui me persuade, c'est cette voix que j'entends, c'est ce qui me donne la certitude (d'être enceinte) ».

« La semaine dernière j'ai arrêté les médicaments ; c'est le voix qui me l'ont dit ».

(cf : « Dans la psychose, les voix, tout est là, ils y croient. Non seulement ils y croient mais ils les croient. Or tout est là, dans cette limite. » RSI 21.1.1975)

# Elle décrit aussi très bien la jouissance liée au voix, et l'usage qu'elle en a :

- « Ce week-end j'ai entendu des voix, ça m'aide ».
- « Je suis emportée par cette voix qui me tourneboule »
- « La masturbation, c'est lui qui la demande »
- « J'ai pas mal de voix, je me laisse faire »
- « D'en parler met tout ça à distance. J'aimerais pouvoir m'en passer de ces voix ; En même temps ça me décharge émotionnellement d'y penser. Ça me soulage, sinon je suis sous pression »

#### Dans le travail lors de nos rencontres, elle arrive à :

Au début elle cherche un interlocuteur silencieux (« j'ai besoin d'un interlocuteur auquel je puise parler sans qu'il ne dise rien »), mais rapidement il apparaît qu'il s'agit plutôt d'être très présent avec ce sujet, par des interventions actives, des séances pas trop longues pour ne pas laisser une dérive métonymique s'installer.

Souvent les propos restent embrouillés, la position oscille dans un dire qui passe d'une position à l'autre (le sens n'est pas fixé);

# (entre parenthèses mes explications pour situer ce que le sujet dit) :

- « Il y a une sorte de pulsion à dire le délire (ici cela signifie pour elle à la fois de s'autoriser à construire son délire, mais aussi à m'en parler pour s'en distancier), ça me décharge d'un poids. Ça m'aide de le dire, il y a aussi une autre force qui m'aide à dire que c'est vrai (il faut entendre à la fois dire le vrai du délire mais aussi dire le vrai hors délire à d'autres moments). Je suis plutôt du côté qui dit non (à quoi ?) c'est comme si ici j'ai le droit de me contredire, enfant j'étais toujours obligée de dire la vérité ».
- S : « Moi je dis que les médicaments j'en ai pas besoin. Quand je ne vais pas bien je calque mon rythme de vie sur celui de l'hôpital, ça m'aide. (...) Les voix j'ai réussi à les changer, à les mettre en sourdine. J'ai compris que c'était pas PB mais mon côté masculin qui me parle. (...) Au lieu d'attendre d'avoir un interlocuteur réel, j'en ai inventé un imaginaire. Ce n'est
- pas la même densité, pas la même épaisseur...
- JL : qu'est ce qui a plus de densité l'interlocuteur imaginaire ou réel ?
- S : La densité de l'interlocuteur imaginaire est plus grande, <u>mais je ne m'en satisfait plus de voir mon imaginaire se réaliser devant moi sans en faire une partie de moi –même</u>
- JL : ça ne vous satisfait plus, est-ce que ça veut dire que maintenant l'interlocuteur réel c'est mieux ?
- S : A vous ou à mon copain je me montre telle que je suis. Pourquoi je préfère ça ? parce que c'est le bien être, la réalité, ne plus être en conflit avec soi-même. Mon copain c'est une partie de moi-même, ça fait 9 ans qu'on est ensemble.
- JL: pourquoi nos rencontre sont elles mieux que l'imaginaire alors?
- S : Je préfère le réel imaginaire, un peu, mais c'est fragile. Maintenant j'y arrive ; Ce n'est pas la première fois que j'y arrive. Mais là je n'arrivais plus à recoller les morceaux avec l'hôpital

- JL : à l'hôpital vous recolliez les morceaux ?
oui, mais après à la sortie, ça s'en allait. Là j'arrive à recoller les morceaux avec mon origine en plus. »

« je crois que je délire, de vous en parler permet de m'en extraire. Je ne me permets pas de délirer à l'extérieur. »

Par rapport aux voix, elle essaye le « dialogue », « moins les écouter », « construire un mur »,...:

Une réponse directe ne convient pas : « quand je dis « ca suffit » elle devient plus insultante »

« Les voix de PB je les entends sourdement, celle de sa femme aussi. C'est comme si j'avais érigé <u>un mur de réflexion</u> entre moi et eux. C'est laborieux un mur de réflexion. Je réponds aux voix raisonnablement, du coup ça se calme. Comme si j'apprenais à <u>dialoguer</u>. S'il dit « j'ai trois enfants avec Samira » je réponds « non » ou « oui » ou alors je ne dis rien, puis je dis oui, puis je dis non, et « je n'ai bel et bien pas trois enfants avec toi! » ».

« mes voix, <u>je les écoute moins</u>, du coup elles sont moins tyranniques, mon attitude change ma perception »

« avant j'étais réactive, maintenant je suis active » (la formule n'a pas de sens en soi, mais vaut plutôt pour l'effet qu'elle produit)

Les voix restent toujours sur le bord : tantôt elle considère qu'elle sont d'elles (son « côté masculin » par exemple), tantôt elles sont attribuées à PB.

En termes borroméens, il me semble qu'il s'agit d'une tentative de nouer quelque chose du réel. Cela échoue à constituer une solution, mais c'est le fait de son dire, de nos rencontres qui permettent pourtant de faire tenir quelque chose.

De plus, elle arrive, semble-t-il à localiser son délire ; elle ne « s'autorise » à délirer que lors des entretiens dira-telle à plusieurs reprises. Ces entretiens lui permettent de ne pas « dérailler » en dehors.

Il semble aussi que ces entretiens lui servent à « serrer » d'avantage, sans y parvenir, quelque chose d'une position subjective. Cela est particulièrement sensible dans les passages où le sens oscille entre 2 positions contradictoires.